

TEMPS PROBABLE:
Région Parisienne. — Matinée et soir
très nuageux, éclaircies et averse
ou grains. Vent nord-ouest fort. Nuit: 5°
jour: 10°.
EN FRANCE. — Météo Nord: comme ci-
dessus; Météo Sud: pluie suivie d'éclair-
cies et averse; Basse générale de tem-
pérature.
SOLEIL: lever, 6 h. 47; coucher, 4 h. 21.
LUNE: pleine le 9; dernier quartier le 14.

LA CRUELLE, L'OBSEDANTE QUESTION... ENFIN, DIEUDONNÉ, QUE FAISIEZ-VOUS DANS LA "BANDE A BONNOT" ?

Je venais de retrouver Dieu-
donné à Rio de Janeiro. Nous
étions installés tous deux sur l'une
des collines du grand port, à
Santa Theresina, parce que, dans
le bas, il faisait chaud, déjà.
Cet endroit s'appelait l'hôtel
Moderne, où vont les Français.
On y voyait les officiers de la mis-
sion militaire, des professeurs de
Sorbonne en tournée de confé-
rences, des ingénieurs de Polytech-
nique, Mme Vera Sergine et sa
troupe, M. le consul de France, les
aviateurs de la future ligne Paris-
Buenos-Aires en sept jours.
Le bague venait d'y entrer.
Nous avions beau, l'évadé et moi,
essayer de changer le sujet de notre
conversation, afin, sans doute, de
varier les plaisirs, toujours le
sujet était le plus fort. Nous en
revenions à l'évasion.
— Alors, ce fut « assez réussi » ?
lui demandai-je.
Il secoua la tête de bas en haut
et, dans le silence de cette réponse,
il y avait le prolongement sonore
d'une inoubliable misère.
— Il ne vous restait que deux
ans et neuf mois.
Il me coupa la parole :
— ...Et vingt-trois jours !
— ...de bague à faire. C'était
moins que la mort que vous alliez
chercher à cinquante pour cent de
chance dans l'évasion.
— Je n'en pouvais plus, dit-il.
Il prit son masque amer, rélé-
chit et :
— Ma foi, non ! ce n'était plus
possible. Voyez-vous, j'aurais pu
vous en dire des choses, voilà qua-
tre ans, quand je vous ai vu là-bas !
Ah ! là ! là !
— Dites donc, avant de racon-
ter l'histoire...
— L'histoire de mon évasion,
mais personne ne voudra la croire.
— Avant ça, je voudrais vous
demander quelque chose.
— Je vous en prie...
— Qu'est-ce que vous faisiez,
enfin, dans la bande à Bonnot ?
Là, je dois vous présenter Dieu-
donné. Il n'est pas très grand.
Comme il a été égrainé au
bague, il est un peu maigre.
Brun, sa tête est carrée et ses
yeux, qui sont noirs, prennent par
moments une fixité inébranlable.
Ce sont ces yeux-là que, sous le
coup de ma question, il tourna
brusquement vers moi, mais, de
même que pendant la guerre on
saurait son café avec la sacchari-
ne, il adoucit son regard d'une
profonde amertume.
— Vous aussi fit-il. Vous qui
connaissiez mon affaire, vous me
posez cette question ?
Il balançait la tête à coups
francs, comme pour dire : « Je ne
l'aurais pas cru, je ne l'aurais pas
cru... »
— Vous me posez cette question
que, depuis quinze ans, tant
d'hommes m'ont posée ? L'éter-
nelle question qui me fait bon-
dir et qui, si je ne m'observais,
me dresserait provoquant face au
curieux.
Imaginez-vous un Cain qui
n'aurait pas tué Abel et qui, toute
sa vie, entendrait derrière lui :
« Qu'est-ce que tu fais de ton frère ? »
Voyez-vous ça d'ici ?
Il se défendra, se démentera,
s'expliquera. On l'écouterait un
moment d'une oreille sceptique,
puis l'on s'en ira alors qu'il conti-
nuera de se défendre dans le vide,
tout seul. Et l'homme qui lui jettera
un regard de mépris sera peut-être
celui qui, le moins, en aurait le
droit.
Et les timides qui détournent la
tête ? Et ceux qui, vous voyant,
passent sur le trottoir opposé ? Et
ceux qui vous croient sans vous
voir ?
Et les meilleurs ? Les meilleurs
qui restent indécis, circonspects,
prudents. Oh ! cette prudence des
meilleurs ! Cette hésitation ! Cette
main qui se tend mollement et
comme dans l'ombre ! Ce regard
qu'ils promènent autour d'eux,
comme si ce regard avait la puis-
sance de faire le vide, cette peur
qu'on ne les voie avec le bagnard !
Voilà quinze ans que cela
dure, monsieur. J'ai beau y être
préparé, je sens toujours, à ces
moments, un choc au cœur, un
chatolement à l'épiderme, puis
une honte, une pauvre honte contre
moi-même, une honte qui me fait
fuir les hommes le plus
que je peux...
— Ce que je faisais dans la
bande à Bonnot ? Laissez-moi me
rappeler...
Il passe sa main, lentement, sur
son front.
— Je n'ai connu la « bande à
Bonnot » que par les rumeurs,
alors que j'étais déjà incarcéré à
la Santé. Ceux que j'ai connus,
moi, s'appelaient Callemmin, Gar-



En haut : Bonnot
En bas : Garnier (à gauche) et Callemmin

nier, Bonnot, mais il n'étaient pas
en bande quand je les voyais. Des
centaines les connaissaient comme
moi ; c'était, à cette époque, de
simples mortels qui fréquentaient
les milieux anarchistes où l'on ne
trouvait parfois. Ils étaient comme
tous les autres. On ne pouvait rien
lire sur leur front...
— Et que faisiez-vous dans les
milieux anarchistes ?
— Ce que font des néophytes
au cours de paroles politiques.
Nous reconstruisions la société,
pardi !
Je l'ai dit et écrit : il y a quinze
ans, je croyais à l'anarchie, c'était
ma religion. J'étais un anarchiste
d'idées, bien entendu, mais non
pas l'individu stupide qui s'en va
lancer des bombes aux terrasses
des cafés. Entre anarchistes, on
s'entraîdait. L'un était-il traqué ?
il avait droit à l'asile de notre mai-
son, à l'argent de notre bourse.
— Alors, vous avez caché Bonnot ?
— Moi ? j'ai caché Bonnot ?
— Je vous demande...
— Mais, non ! Je veux dire qu'en
serrant la main à Callemmin, à
Garnier ou à Bonnot, je ne savais
pas plus que vous qu'ils seraient
des bandits ou qu'ils en étaient
déjà.
On n'exige ni papiers ni confi-
dences de quelqu'un à qui l'on
tend une chaise ou un morceau de
pain.
C'est tout ce que j'ai fait. En
toute ignorance d'ailleurs. Cela
m'a conduit devant la guillotine...
Il baissa la voix, car nous étions
sur une terrasse de l'hôtel et des
gens qui sortaient de table pas-
saient derrière nous.
— Alors, vous vous rendez
compte de ce que je ressentais
quand je fus accusé du crime de
la rue Ordener. Je me rappelle
nettement cette seconde-là. Tout
ce que j'avais en moi s'effondra,
tout ! Il me sembla que, seule,
mon enveloppe de peau était restée
debout.
Le jour du crime, j'étais à
Nancy !
Je me rappelle aussi que, le
premier choc passé, je vis venir
à moi un peu d'espoir. Je me di-
sais : « Caby a reconnu Garnier
pour son assassin, ensuite un
autre, maintenant c'est moi, dans
quelques jours il en reconnaîtra
un quatrième, alors le juge com-
prendra que cet homme est peut-
être un peu affolé. »
— Dites donc, est-ce vrai que le
jour où Caby vous reconnut vous
lui aviez d'abord été montré, alors
que vous traversiez les couloirs du
Palais de justice, entre deux ins-
pecteurs ?
— Oui, cela est vrai, mais on ne
l'a su qu'après le procès : c'était
trop tard ! Bref, les déclarations
de Garnier, de Bonnot m'innocen-
tant, à l'heure de leur mort, celle
de Callemmin après le verdict, mes
protestations angoissées, mes
témoins, la défense passionnée de
Moro-Giafferi, toute ma vie hon-
nête, le cri de M. Michon : « Mais,
messieurs les jurés, sa conciergerie
même est pour lui ! » rien n'y fit :
« Dieu-donné aura la tête tranchée
sur une place publique. »
J'ai encore les mots dans
l'oreille. Tenez ! je l'avoue, je n'ai
pas le courage de la guillotine.
Etre décapité comme une bête de
boucherie, mourir par sentence
pour un crime que l'on n'a pas
commis. Léger à son fils le nom
d'un assassin. Ah ! laissez-moi
respirer un peu...
— Et que pensez-vous de Caby ?
— Je pense qu'un homme doit
avoir une haute conscience ou
une belle intelligence pour oser

déclarer : « Je me suis trompé. »
— Il l'a déclaré, puisqu'il s'est
démenti lui-même deux fois.
— Justement ! Il faut savoir s'ar-
rêter ! Mais qu'il vive en paix, je
ne veux plus penser à lui.
J'ai connu des heures effrayan-
tes dans ma cellule de condamné
à mort. Moro-Giafferi me recon-
fortait. Sans lui, je me serais sui-
cidé. Ce n'est pas la mort qui me
faisait peur. C'était le genre de
mort.
Le 21 avril 1913, à 4 heures du
matin, on ouvrit cette cellule. On
ouvrait en même temps celles de
Callemmin, Mounier et Soudy. A
moi, in extremis, on annonça la
grâce. J'entendais les autres qui se
hâtaient pour aller à la mort. J'avais
vécu si longtemps en pen-
sant à cette minute que je vis sur
le mur de mon cachot, comme sur
un écran, leur tête tomber. C'est
horrible, ça, vous savez !
Les gardiens revinrent de l'exé-
cution. Quelques-uns pleuraient.
Dehors, il pleuvait. J'entrevis alors
le bague. Une faiblesse me prit.
Un inspecteur me soutint. J'étais
forcé pour la vie.
Voilà ce que j'ai fait dans la
bande à Bonnot. J'ai été condamné
à mort pour un crime commis
par Garnier. C'est toujours un
immense malheur d'être condamné
sans motif, c'en est un plus grand
de l'avoir été dans le procès dit
des « bandits tragiques ». Depuis
quinze ans, je l'expérimente. Vous
pourrez l'écrire comme vous vou-
drez. Le doute demeurera toujours
dans les esprits. Les quarante-
trois ans de ma vie honnête et
souffrante m'effaçaient pas la honte
de la fausse condamnation. Les
regards timides me fuiront tou-
jours, les portes se fermeront.
Demain, un autre homme que
vous me demandera encore : « Que
faisiez-vous dans la bande à Bon-
not ? »
Qu'il aille au diable !
Un aviateur sortant de table vint
me rejoindre sur la terrasse. Je
lui présentai Dieu-donné. On parla
de l'histoire, bien entendu. Un
moment plus tard, l'aviateur se
pencha vers l'évadé :
— Enfin, lui demanda-t-il, que
faisiez-vous dans la bande à Bon-
not ?
(A suivre.) Albert LONDRES.

LE NOUVEL AMBASSADEUR DU REICH A WASHINGTON

Né en 1884, à Stuttgart, le Dr Fré-
déric-Guillaume von
Prittwitz et Gaf-
ron, qui vient d'être
nommé ambassa-
deur du Reich à
Washington, est
considéré comme
l'un des jeunes di-
plomates les plus
particulièrement
doués. Il a séjourné,
avant la guerre, en
qualité d'attaché à
Washington, à Pe-
trograd, et fut, en
1915, secrétaire po-
litique du chancel-
lier, prince Max de
Bade. En 1920, il fut
nommé consul à
Trieste, et en 1921
conseiller auprès de
l'ambassade d'Alle-
magne à Rome.

LE ROI D'EGYPTE QUITTERA PARIS MERCREDI

Le roi et la reine d'Egypte quitteront
Paris mercredi matin pour Toulon, où ils
s'embarqueront sur le yacht royal
Mahroussa.

LES DECOUVERTES DE GLOZEL



LES PETITES PRISONNIÈRES DES BANDITS MAROCAINS



Casablanca, 6 novembre (dép. Havas.)
Aucune nouvelle complémentaire con-
cernant les négociations relatives à la
libération de Mlle Meillet et Steeg n'est
parvenue à Casablanca. Les bruits qui
ont couru à ce sujet ne semblent pas
devoir être retenus.
Il se confirme qu'un entretien aura
lieu demain entre Ben Daoud, représen-
tant les ravisseurs des fillettes Arnaud,
et les émissaires envoyés par le service
de renseignements.

L'APPEL DES RESERVISTES

A PROPOS D'UNE CIRCULAIRE
DU MINISTRE DE LA GUERRE
On nous communique la note sui-
vante :
« Plusieurs journaux ont publié une
circulaire du ministre de la Guerre en-
joignant aux généraux commandants de
corps d'armée d'apporter toute la dili-
gence possible au développement des
camps d'instruction et à la préparation
des mesures qu'exigent les appels de
réservistes.
Il est bien évident, contrairement à
certaines interprétations, que cette cir-
culaire ne saurait préjuger en rien des dates
ni des modalités de ces appels, lesquelles
ne pourront être fixées qu'après un
vote des deux Chambres, par décision du
gouvernement. »

L'élection municipale du quartier de la Madeleine

BALLOTAGE
Hier, à 8 heures, au quartier de la Made-
leine, une élection en vue du rempla-
cement, comme conseiller municipal, de
M. Froment-Mourice, décédé. En voici les
résultats :
Inscrits, 3.606; votants, 2.315; blancs
et nuls, 39; suffrages exprimés, 2.276.
Ont obtenu :
M. Ed. Martin, avocat, Alliance démoc-
ratique, 769 voix ;
M. Ch. des Isnards, lieutenant-colonel
de réserve, rep. Union nationale, 739 ;
M. Marcel Habert, ancien député, se-
crétaire de la Ligue des patriotes, 654 ;
M. Desnoyelle, socialiste S. F. I. O., 113.
Il y a eu ballottage.
Aux élections du 3 mai 1925, M. Fro-
ment-Mourice avait été élu par 1.711
voix contre 1.071 à M. Ed. Martin.

POUR ET CONTRE

On a donc arrêté le sieur Gaston
Imfray, caissier infidèle, qui détournait
600.000 francs et qui perdait aux courses
cette petite somme.
A-t-on remarqué que tous les cais-
siers qui puisent dans la caisse qui leur
est confiée et qui essaient ensuite leur
chance au baccara ou sur le turf sont
invariablement victimes d'une déveine
écrasante et persistante ? La noble
incertitude des tapis verts et celle, plus
noble encore, du turf leur sont toujours
férocement hostiles. A tous les coups
ils perdent. Au baccara ils n'ont jamais
ce qu'on appelle « une main ». Ils ont
seulement, plus tard, les menottes. Sur
nos hippodromes, ils ne pontent que
des tourments fallacieux. Là, ils ne pren-
nent que des culottes. Pour des voleurs,
ce n'est pas un profitable larcin.
On est tenté tout d'abord, de féli-
citer vivement le hasard, qui s'érige
ainsi en justicier et qui, doutant un peu
de la sévérité des jurés, entend châtier
les coupables en leur administrant la
preuve qu'un bien mal acquis ne profite
jamais. On peut, évidemment, recon-
naître que le hasard, qui est un grand
maître qui détecte probablement le jeu
et condamne le vol, inflige aux caissiers
indélicats une punition méritée et sans
suris.
Mais si l'on va au fond des choses
— et il faut y aller — on hésite un peu
à tresser des couronnes au hasard
implacable.
Le hasard, en effet, en dépouillant les
voleurs, dépouille surtout les volés qui
perdent de la sorte tout recours contre
leurs méchants caissiers. Ce sont les
volés, somme toute, qui perdent au bac-
cara et aux courses — qui perdent une
seconde fois — et à jamais — l'argent
dont on les a aliégés.
Le hasard serait peut-être mieux
inspiré en favorisant de temps en
temps les caissiers volages et en les
faisant bénéficier, soit au tripot, soit
aux courses, d'une veine insolente. D'une
veine outragante. Leurs victimes pour-
raient alors compter sur d'agréables
surprises.
Si le sieur Gaston Imfray, caissier
infidèle, ayant détourné 600.000 francs,
avait gagné 6 millions aux courses avec
cette mise de fonds initiale, son patron
aurait encore aujourd'hui quelque espé-
rance. Il aurait quelque chance de
retrouver ses 600.000 francs. Son voleur
pourrait même lui offrir, honnêtement,
une petite part de ses bénéfices...
Maurice PRAX.

IL FAUT ASSURER LA SÉCURITÉ DE LA BANLIEUE

MAIS AUSSI CELLE DE LA ZONE !
Or, la zone est inaccessible
à la police

Nous avons parlé jusqu'ici de la
sécurité de la banlieue, c'est-à-dire
de régions où, quelle que soit son
insuffisance numérique, la police
joue malgré tout un certain rôle.
C'est dire que nous ne parlons pas
de la zone, où elle n'en joue aucun.
Vous ne me croyez pas ?
Bien.
Alors, faisons un tour au Kremlin.
Le Kremlin n'est pas, comme au
pays des Soviets, une cité de luxe.
Entre Paris et lui, il y a la zone.
Pénétrons dans la zone.
Nous voici engagés dans une ruelle
pauvre de 4 mètres à 1 m. 30 de
largeur.
Edmond About disait des lits des-
séchés des rivières qu'ils sont les
routes naturelles de la Grèce. Des
chenaux où nous sommes, nous
dirons, au contraire, qu'ils sont
l'exutoire naturel des « eaux usées »
de la zone, pour emprunter à une
des administrations les plus pud-
iques de France une de ses expres-
sions favorites.
Nous gravissons l'une de ces ruel-
les. De droite et de gauche
s'érigent des cubes de plâtre, de bois,
de torchis, de carton ou de tôles
affaîssés les uns sur les autres comme
des arbres couchés par l'ouragan.
Voici, cependant, deux roulettes
sans roues, appuyées l'une à l'autre.
Par l'une des portes, on voit quel-
ques hamacs suspendus. Des forains
fatigués de traverser le monde, sans
doute, et qui se sont installés là pour
une halte indéfinie.
Tout près, une femme fait cuire
des poivrons sur un feu de bois. Des
enfants la regardent et se grattent
la tête, sérieux comme le sont les
enfants de l'autre côté de l'Europe.
Et tout ça claque par une langue
sonore qui évoque les rues infectes
et gracieuses d'un port du Levant.
Mais une dispute s'est élevée. Un
gros homme, en maillot rouge, est
assaili par une grappe de femmes
furieuses. On voit luire dans l'air des
pincettes menaçantes. Les maisons
où s'arc-boutent les combattants
donnent de la bande sous l'effort.
L'inspecteur qui nous accompagne
s'est cependant avancé. On l'a re-
connu. L'alarme est donnée. En une
seconde la place est nettoyée.
Toute cette matière humaine s'est
écoulée, en un clin d'œil, par les
innombrables venelles de la zone.
Comment les suivre dans ces repai-
res, dans ce blockhaus coupé de
sentiers et de fossés ?
— Et c'est pourquoi, remarque
notre compagnon, nous ne pouvons
pas surveiller la zone. C'est un
terrain de combat et de fuite trop
favorable aux combattants. Cela nous
imposerait de nous y introduire en
force, ce qui est impossible étant
donné nos effectifs, et de toutes
façons, sans résultats. Chercher un
homme dans ce labyrinthe, c'est
chercher une épingle au confluent de
plusieurs fleuves. Personne de nous
n'y met les pieds. A quoi bon !
— Et tandis que nous quittons ce
septième cercle de l'enfer autour de
l'une des villes du monde les plus
civilisées, nous songeons, malgré
nous, à ces villes d'Orient remplies
de palaces dernier cri.
Vous en franchissez les portes
fleuries et aussitôt c'est le vide
absolu. Pas une maison, pas un
arbre : le désert.
Et gare à celui qui traverse sans
escorte ces solitudes infestées de
brigands !
(A suivre.) Jean PAGÈS.

L'ENQUÊTE A GLOZEL DE LA COMMISSION INTERNATIONALE

La deuxième journée des fouilles a été plus fructueuse que
la première mais, les membres de la commission se
refusent à formuler encore une opinion



En haut : la commission internationale devant la ferme Fradin où est installé le « musée ».
Au centre : de gauche à droite, le père Fradin, le docteur Morlet, Fradin fils.
En bas : pendant les fouilles ; à droite de la photo, M. Garrod fouillant une tombe
à l'aide d'une lampe électrique

CHAMPIONNE DU MONDE DE DACTYLOGRAPHIE

Miss Mitchell, qui s'est classée première
dans le match Londres-Berlin et dans
le championnat international
(Voir à la deuxième page.)

Se rendant en pèlerinage à Lourdes une jeune fille fait à bicyclette un voyage de 1.110 kilomètres

Lourdes, 6 novembre (dép. Petit Paris.)
Une jeune fille d'Ar-r (Nord), Mlle
Marchand, vingt-deux ans, avait fait le
vœu de se rendre à bicyclette à Lourdes.
Le 26 octobre, elle partit, à 5 heures
du matin, sans prévenir sa famille, et
arriva à Lourdes hier soir, ayant par-
couru 1.110 kilomètres environ, par éta-
pes journalières de 120 kilomètres en
moyenne. Durant le trajet, Mlle Marchand
couchait dans des granges et se nour-
rissait très frugalement, faute d'argent.
Sa dépense s'éleva, pour toute la durée
du voyage, à 60 francs seulement. A son
arrivée à Lourdes, elle a demandé et
reçu aide et assistance au commissariat
de police.
Il n'y aura pas
de champs d'épandage à Meulan
On s'est ému, dans la région de Meulan,
du fait que la Ville de Paris avait acquis,
dans la plaine de Verneuil, de nouveaux
terrains et on a craint que ces achats
aient pour but de réaliser les champs
d'épandage qu'il avait été question d'éta-
blir et dont le projet a été abandonné.
Ces craintes, déclare M. Georges
Lemarchand, rapporteur de la sixième
commission municipale, ne sont pas fon-
dées. La Ville, explique-t-il, a renoncé à
étendre ses champs d'épandage ; elle a
mis à l'étude d'autres projets d'épuration
des eaux usées de la capitale. Elle a
même décidé de lotir le domaine de l'Aye,
qu'elle avait acquis avant la guerre, lors-
qu'elle envisageait de faire avec les eaux
dégout de l'irrigation agricole dans la
plaine des Mureaux. Les terrains qui
viennent d'être nouvellement acquis sont
uniquement destinés à rectifier et à amé-
liorer le tracé du futur lotissement.

M. SACHA GUITRY FAIT AUX VARIÉTÉS SES DÉBUTS D'INVENTEUR

Voici une comédie nouvelle de M.
Sacha Guitry.
La « générale » en est prochaine...
Et le théâtre des Variétés qui la
prépare s'inquiète de n'en pas connaître
encore le titre.
— Comment vous le dirais-je, si je ne
le sais pas ? répond M. Sacha Guitry.
Provisoirement, on l'appelle : « La
65 », car c'est la soixante-cinquième des
œuvres qu'écrivit M. Sacha Guitry.
J'ai voulu entendre parler de la 65^e
par son auteur.
La représentation de *Désiré* venait
de finir, et dans sa loge, devant sa
toilette, Désiré redevenait peu à peu
M. Sacha Guitry.
— Oui, j'ai fait pour les Variétés
une pièce en quatre actes... J'ai eu en
l'écrivant une idée dominante... la même
pour toutes mes pièces... la réussite.
Idée fixe !
M. Sacha Guitry se dérobe à son
habitude. Cela commence toujours ainsi.
Après plus de vingt ans de théâtre,
l'interview le surprend toujours. Il lui
fait toujours quelques minutes pour se
persuader qu'on a vraiment envie de
l'entendre parler d'un ouvrage, dont le
seul mérite est d'être nouveau, tant que
le public ne lui a pas fait accueil.
Au vrai, M. Sacha Guitry a tout du
hérisson qui se met en boule à tout
contact inattendu. Mais, il se « désem-
boule » avec joie, s'étend et se défend
avec délices sitôt la confiance venue.
Avec lui, il n'est que d'attendre.
— Pépé ! ici...
Pépé, chienne fox de onze ans, M.
Sacha Guitry la présente comme la bête
la plus intelligente du monde.
— Tous ceux qu'un chien possède,
pensent de lui ce que je pense d'elle.
Demandez à Mme Yvonne Printemps
son avis là-dessus. Il y a mille histoires
de Pépé où éclate son intelligence. Il
n'y en a qu'une où elle se trouve en
défaut... C'est la seule qu'il ne soit



M. Sacha Guitry
(par Garretto)

Un bébé meurt ébouillanté dans la pâte préparée pour des porcs

Annoey, 6 novembre (dép. Havas.)
Hier, au Lyaud, pendant le repas de
midi de la famille Coffy, un bébé de
deux ans, Suzanne Coffy, est tombé
dans une marmite bouillante contenant
la pâte pour les porcs. Le bébé, griè-
vement brûlé, est mort une heure après.

A LA DERNIERE HEURE :

La réponse du Reich au mémorandum
Parker Gilbert et la presse alle-
mande.
Le monument aux morts du « Dix-
mude » a été inauguré hier à
Sciacca (Sicile).

POUR LA FORMATION DU PARTI UNIONISTE

Vous avez décidé de constituer le parti radical unioniste. Il s'agit moins de créer que d'organiser le grand parti qui existe depuis plusieurs années dans les aspirations de nombreux républicains, et dont l'idéal a inspiré des actes courageux comme celui que vous avez accompli.

Dans les Ardennes, vous trouverez ces républicains qui comprennent que la politique doit être prudente dans les relations internationales, généreuse au point de vue social, et respectueuse au point de vue national.

Les dures nécessités des temps présents et les conseils d'Ardennais clairvoyants nous ont incité à suivre cette voie où vous engagez la France entière à l'organisation d'un parti.

Si vos efforts seraient sans lendemain et si la politique à laquelle vous nous invitez n'était point formulée dans un programme précis et détaillé.

Il plairait aux républicains ardennais d'être associés à l'élaboration de ce programme, et ce vous dit sur le sol même de notre cher département, leur pensée, leurs aspirations et leur confiance en votre personne.

Si vous voulez bien répondre à notre invitation, les radicaux unionistes ardennais vous feront la plus cordiale et la plus respectueuse bienvenue.

**LA PREMIÈRE CONFÉRENCE
AURA LIEU A TOULON**

Toulon, 6 novembre (dép. Havas.)
La fédération républicaine socialiste du Var a tenu une assemblée générale. Elle a adressé un ordre du jour de chaleureuses félicitations à M. Franklin-Bouillon et l'a élu président d'honneur. M. Franklin-Bouillon a fait savoir qu'il va entreprendre avec ses amis une campagne de conférences et qu'il commença sa tournée de conférences par Toulon.

Renouvellement du conseil supérieur de l'instruction publique

Mardi prochain 9 novembre, il sera procédé à des élections générales pour le renouvellement quadriennal des quarante membres élus du conseil supérieur de l'instruction publique.

Les trois ordres de l'enseignement public vont donc avoir à désigner leurs représentants respectifs à la haute assemblée de l'enseignement.

MM. Beaulieu, Bizard, Busson, Commissaire, Rancès, Suran, conseillers sortants, se représentent aux suffrages des agrégés de philosophie, de science d'histoire, de langues vivantes et de grammaire; MM. Bolvin et Fedel, professeurs de philosophie, de sciences

Pour les collègues, M. Clavier, conseiller sortant, pose de nouveau sa candidature (ordre des lettres); M. Ruby (ordre des sciences), ne se représente pas; sa succession est briguée par cinq professeurs de collège.

maire, dont plusieurs délégués viennent d'être admis à la retraite, l'« Entente pro-

Pour les écoles normales : M. Ga
conseiller sortant ; pour les écoles pri
maires supérieures : Mme Lévesque
M. Bontoux ; pour les instituteurs pri
maires : M. Riquet ; pour les institu
tistes : M. Lévasseur et M.
Pichorel.

Dans les programmes de ces candida
turs, on relève notamment la suppression
de l'enseignement primaire, l'abolition
de l'enseignement secondaire ; l'égalité de l'enfant
devant l'instruction, le droit syndical
de l'enseignant, la défense de l'école
laïque, etc.

Le match Capablanca-Alekhine

La vingt-cinquième partie du match pour
le championnat du monde des échecs a
été ajournée après le quarantième coup dans un
position meilleure pour Capablanca.

NOS GRANDES HOUILLES

**NOS GRANDES HOUILLÈRES
EN SEPTEMBRE 1927**

La production de nos houillères a atteint pour le mois de septembre 4.232.433 tonnes pour vingt-cinq jours ouvrables au lieu de 4.379.010 en août pour vingt-six jours de travail.

La production journalière moyenne s'établit aus environs immédiats de la production du mois précédent. Elle se chiffre par 168.914 tonnes, contre 168.433 en août.

DIJON, DIJON, DIJON

S'il vous voulez consommer un excellent apéritif, demandez un cassis-Byrrrh, un cassis-Suze, un cassis-vermouth, un cassis-champagne ou un cassis-fruit de saison. Vous voilà servi ! Une crème Cassis de

in vraie liqueur de fruit.

Le Petit Parisien

DIRECTION ET ADMINISTRATION
16-18-20-22, rue d'Enghien, Paris-10^e

Adresses : PROVENCE 15-21, 15-22, 15-23, 15-24, 15-25
Midi-Pyrénées : INTER-PROVENCE 46, 47, 48.

ABONNEMENTS

	3 mois	6 mois	1 an
Paris, Seine et Seine-et-Oise	21	42	80

France (tarif A).....	22	43	5
Etranger (tarif A).....	35	70	12
Etranger (tarif B).....	50	100	25
		338.95	

Chaque postal

Le Tarif B est actuellement applicable aux pays suivants:
 Australie, Bolivie, Chine, Danemark, Donsig, Etats-Unis,
 Grande-Bretagne, Guyane Néerlandaise, Honduras, Indes
 Britanniques, Indes Néerlandaises, Irlande, Islande, Italie,
 Japon, Nicaragua, Norvège, Nouvelle-Zélande, îles Phi-
 lippines, Pérou, Palestine, République Dominicaine, Rhé-
 nanie, Suisse, Suède, Siam.

vous étiez ! répéta la jeune Corse avec indignation.

— Merci ! répéta Anita. Mais comment ces agents sont-ils arrivés si tôt ? En quel point nommé ?

— Je suis allée les chercher ! dit Matilda. Quand j'ai vu comment ça tournait, j'ai filé par l'escalier de service. Croirez-vous qu'ils avaient enfermé Mme Bourrasse dans sa loge ? J'ai pu

— Une dizaine de jours après cette mésaventure, on frappa, un matin, à la porte d'Anita. Et tout de suite, Matilde apparut.

— Madame ! dit-elle, c'est un commissaire de police.

— Qu'il entre ! dit Anita, surprise.

Elle était en train de pelindre, pour un modèle de toile imprimée, une miquette de fleurs stylisées.

Le commissaire de police entra, salua la jeune fille, déclina sa qualité, montra son écharpe. Son secrétaire et deux agents l'accompagnaient.

— Vous avez été dénoncée, mademoiselle, dit le commissaire, comme vous livrant au trafic des stupéfiants.

— Moi ? s'exclama Anita. Mais c'est de la folie, monsieur.

— J'ai reçu l'ordre de perquisitionner chez vous, de vous interroger... Voici mon mandat... Je suis obligé de faire force à la loi, mademoiselle.

— Faites, monsieur ! répondit

jeune fille avec dignité.
(A suivre.) Gaston-Cl. RICHARD

